

Raoul Vaneigem, refus et passions

Dans *Le Chevalier, la Dame, le Diable et la Mort* (éd. Cherche Midi), vous faites le point sur votre propre existence. C'est une manière de se demander l'heure. *What time is it ? « Ou en êtes-vous avec le temps ? »,* écrivait le poète boxer Arthur Cravan. Peut-être qu'à un certain moment de leur vie la façon dont les écrivains se demandent l'heure les définit et les différencie...

À la question posée par Cravan, Gide consulta sa montre et répondit, comme quiconque comptabilise les instants : « Il est cinq heures. » Nous ignorons le plus souvent à quel point la poésie du vivant perturbe le temps réglé par l'argent à gagner. Je ne prétends pas me dépêtrer tout à fait des heures employées à me perdre, mais j'essaie de rompre les filières du travail et de l'ennui, et je sais que seul le bonheur de tous peut parfaire le mien. Je m'obstine à privilégier le temps de la jouissance, de l'amour, de l'amitié, de la création, de la commensalité. Je n'y vois pas, comme l'hédoniste, un remède à l'angoisse. Ces moments, je les suscite comme si, au mépris des idées reçues, ils ne devaient jamais finir. Ils m'aident à vivre mieux, à mieux explorer le labyrinthe où un désir en cache un autre.

Dans ce livre, si vous tentez, comme Montaigne, de vous « peindre sur le vif », c'est pour « éclairer un dernier voyage, comme s'il dit, envers et contre tout, être encore le premier ». Vous

de n'a pas changé. Il est toujours aussi sévère, aussi radical. Vous évoquez « les larmes de Mozart », « le bruit et la fureur de l'Histoire », et vous parlez de « désespoir universel ». « La quête de l'argent, écrivez-vous, est pour chacun comme la course d'un tueur fou. »

Je n'ai jamais écrit que pour me mettre au clair, revoir et corriger le brouillon que constitue mon existence quotidienne. Je me récris au fil des désirs, les modulant selon des accords fondamentaux qui me rattachent à la vie. Je n'ai jamais cessé de vouloir détruire cette société de profit que j'exècre, mais je n'ai plus l'intention de me détruire avec elle. Je mise sur l'émergence et la conscience d'une société humaine pour en finir avec quelques millénaires d'une histoire où l'évolution marchande s'est substituée à une véritable évolution humaine. N'étant ni prophète, ni mystique, ni esthète, je vis dès maintenant selon les valeurs qui fonderont, sur les ruines du mercantilisme, une société vivante. Je me moque du beau style, je serre au plus près la pensée qui affinera mon plaisir d'être.

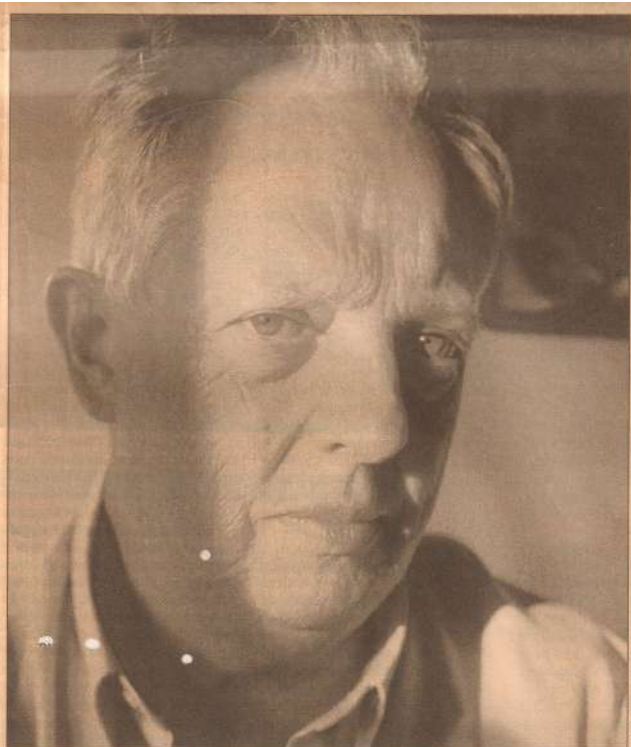
Un petit matin des années 1960, vous êtes allé, avec Guy Debord, sur les traces de Malcolm Lowry. Vous vous êtes saoulés au mescal... avant de visiter la cité de Sarcelles. C'était de la consolation préventive ?

La doctrine du profit immédiat, pratiquée par l'affairisme politique et le marché immobilier, dressait, à 30 kilomètres de Paris, le décor qui

éthylisme glacé, plus nous sentions virer à la haine cette sympathie boiteuse et éphémère que les patrons de bistrot nous avaient témoignée. De nous avoir abreuvé leur donnoir de l'algèbre. Nous les avions frustrés d'un espoir que nous étions censés satisfaire. Au temps où les versaillais patrouillaient, ils nous auraient fait coller au mur et fusiller pour le repe- de leur inconscience. J'ai mesuré alors à quel point le désenchantement que suscite une promesse de vie non tenue se mue en réflexe de mort et de destruction.

Deux livres avaient inspiré le printemps 1968 : votre *Traité de savoir-vivre* et *La Société du spectacle* de Guy Debord. Pourtant, vous ne vous étiez pas concertés pour les écrire...

Les deux ouvrages sont nés de la spécificité individuelle et d'une commune résolution d'en finir avec le vieux monde. Nous avions beaucoup discuté avant d'écrire. Une fois résolus à développer nos idées dans un livre, nous avons cessé d'en parler. Les textes achevés eurent le bonheur de confirmer que les deux machines de guerre, bien que de nature très différente, tiraient à boulets rouges dans le même sens. Le temps de rédiger *La Société du spectacle*, Debord avait cessé de boire la moindre goutte d'alcool. Nous eûmes le temps de nous rattraper avant que des éditeurs se fussent résignés, après bien des atermoiements, à nous publier.



VANDEGHEM/AGF

des valeurs traditionnelles et effacé peu à peu les repères sur lesquels les sociétés se guidaient depuis des millénaires : le pouvoir hiérarchique, l'autorité du mâle et du père de famille, le respect de l'armée et de la police, la suprématie des institutions religieuses, la vertu du sacrifice et du travail... Ce serait une belle table rase si l'affairisme n'avait propagé un nihilisme où tout est permis sauf la vie. Revendiquer notre humanité, c'est réinventer une carte du Tendre où le désir de jouir des êtres et des choses se fraie un chemin en restaurant et en affinant des plaisirs trop longtemps traités comme des rebuts. Nous progressons à tâtons à la découverte d'un monde à explorer et à recréer, comme l'enfant dont l'apprentissage initial consiste à chercher l'agréable et à éviter l'infortune. La construction de la destinée n'est rien d'autre.

Comme Stendhal, vous êtes un chasseur infatigable du bonheur. Mais le bonheur reste une nouveauté, un continent inconnu...

« Le bonheur est une idée neuve », disait Saint-Just. Cette idée-là s'est concrétisée, mais de la pire façon, en proliférant sur les rayonnages du prestige plastifié, du prêt-à-jeter, des déjections de l'industrie agroalimentaire. En servant d'emballage à la marchandise. Tout est à refaire. Le bonheur est à réinventer. Telle est la chance à saisir dans un monde où le malheur fait la loi.

Comme Stendhal encore, vous faites l'éloge de l'amour, et même de l'amour absolu, sans exclure la diversité ni le libertinage. Vous dites ressentir une « infinie gratitude » envers les femmes de votre vie. Vous parlez également de « refuge contre la détresse ».

L'essentiel de ce que je suis, je le dois à mes compagnes de quelques heures, de quelques mois, de quelques années, amantes ou amies. Nul comme la femme n'apprend à donner la vie. Si tourmentées que puissent être les passions de l'amour, il n'est rien qui enseigne aussi authentiquement à explorer la carte du Tendre, à désertier les territoires conquis par le lucre, l'ambition, le pouvoir, les territoires de la barbarie. L'amour apparaît d'abord comme un refuge contre la détresse, mais il devient détresse lui-même s'il renonce à implanter partout le ferment de la vie, la jouissance créatrice, l'intelligence sensible, la générosité. Il incline à penser qu'il est notre vraie gravitation. Pour détourner Fourier sans le trahir, je dirai : l'amour est la science des joissances qui organise les destinées. En ce sens, j'ai toujours aspiré à un amour absolu. Libre à chacun de me juger chimérique. C'est ainsi que je vis, avec l'idée que le nouveau monde sera amoureux ou ne sera pas.

Dans le chapitre que vous consacrez au « labyrinthe », vous écrivez que nous sommes « environnés de signes », mais que « nous désignons des livres ». Quels signes ? Et qu'est-ce que ce « labyrinthe du moi » qui se confond

avec le « labyrinthe du monde » ? Vous laissez entrevoir une « science poétique des destinées » dont la logique s'opposerait à celle du profit et renverserait l'ordre des causes et des conséquences...

Chaque instant nous enjoint d'obéir servilement aux mécanismes économiques qui régissent la marchandise. Nous acceptons d'être assimilés à des objets manipulables, rangés, pour être vendus sur le marché de l'emploi, selon des critères de rentabilité, de concurrence, de compétitivité, d'échange, de prix, d'emballage spectaculaire. À l'encontre de cette vie économisée, qui nous conditionne psychologiquement, voire physiologiquement, je m'efforce de briser l'ennui routinier en me déplaçant, au gré des choix qui m'incombent ou me sont imposés de minute en minute, dans un labyrinthe de possibilités qui s'ouvrent ou se ferment selon mes propres dispositions et selon les impératifs du monde dominant. J'y prends conscience, au fil des désirs et des contrariétés, des méandres et des impasses qui forment ma destinée. Je m'amuse à déceler un sens à mes gestes, à mes pensées furtives, à mes rêveries. Je tente d'orienter en ma faveur les chemins qui viennent à moi, guidé par

le seul souci de prendre le plaisir et de l'affiner selon une alchimie où l'infortune devient une matière brute à transmuter.

Plus qu'une révolution, c'est un changement de civilisation que vous espérez et que vous annoncez.

Nous assistons à la fin d'une civilisation fondée sur l'exploitation de l'homme et de la nature et à l'émergence d'une civilisation qui va miser sur la capacité humaine de recréer le monde en se créant une destinée. L'élément dynamique réside dans l'apparition d'un nouveau mode de production : le recours aux énergies naturelles renouvelables et la renaturation de l'agriculture. C'est ce qui va révoquer la forme archaïque d'une économie qui s'est désocialisée, n'investissant plus que dans les circuits fermés de la spéculation boursière. Je souhaite que les mouvements revendicatifs aient désormais leurs préoccupations sur la gratuité et la qualité de la vie, en faisant rouler gratuitement les transports publics, en abolissant le paiement des soins de santé, en multipliant les écoles où soit produit un enseignement vivant, en exigeant pour tous le droit à une allocation universelle.

Propos recueillis par François Bott

Amoureux de l'existence

DANS *Le Chevalier, la Dame, le Diable et la Mort* (1), Raoul Vaneigem fait le point, à la manière des navigateurs. Ce ne sont pas des Mémoires. C'est une façon de se demander l'heure. Quelle heure est-il dans ma propre existence ? « Il est un temps où les années s'effacent, écrit Vaneigem dans le préambule. Elles nous abandonnent d'autant plus aisément que nous avons dédaigné de les compter. Elles nous laissent seuls au milieu d'une forêt à la fois étrange et familière, inquiétante et paisible... »

Né en 1934 à Lessines, en Belgique, Raoul Vaneigem fut dans sa jeunesse l'un de ces promoteurs des grandes villes qui complotaient contre la société marchande, l'un de ces mousquetaires de l'Internationale situationniste qui répandaient les idées les plus subversives. Publiés en 1967, son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* et *La Société du spectacle* de Guy Debord allaient inspirer le mouvement de mai 1968 et ranimer l'espérance révolutionnaire chez les gens les moins rêveurs.

Trente-cinq ans ont passé. Guy Debord s'est suicidé le 30 novembre 1994. Retiré à la campagne, pas très loin de Bruxelles, Raoul Vaneigem a continué d'écrire, complétant, enrichissant son *Traité* avec des ouvrages comme *Le Livre des plaisirs*, *L'Adresse aux vivants*, la *Déclaration des droits de l'être humain*, *L'Ère des créateurs*... Écrivain campagnard, écrivain de l'aube, l'ancien mousquetaire n'a rien perdu de sa verve critique à l'égard d'un monde soumi à la dictature de l'argent. Ce grand amoureux de l'existence, lancé depuis sa jeunesse dans la chasse au bonheur, malgré les intempéries et les mauvais jours, s'est entretenu avec nous de ses refus et de ses passions. F. B.

(1) *Le Chevalier, la Dame, le Diable et la Mort*, de Raoul Vaneigem, éd. Cherche Midi, 240 p., 17 €. Le même auteur vient également de publier *Salut à Rabelais ! Une lecture au présent* (éd. Complexe, 168 p., 14,90 €) et *Rien n'est sacré, tout peut se dire. Réflexions sur la liberté d'expression* (La Découverte, « Sur le vif », 96 p., 6,40 €).

semblez ne pas craindre la mort... Et l'âge non plus. Vous parlez de moments éternels. « La vie est sans âge, dites-vous. Nous nous sommes trompés de temps. »

J'aimerais assez briser l'envoûtement qui voue notre destinée à une inéluctable déchéance. L'usage, la maladie, la mort sont l'effet d'une vie absente, non d'une malédiction ontologique. Ce n'est pas la mort qui est redoutable, c'est l'emprise mortifère de ce qui quotidiennement nous tue, c'est la dénaturation et le déperissement de nos forces vives. J'ai trop à vivre pour m'inquiéter de mourir avant d'épuiser mes passions. Une telle pensée n'a pas cours dans une société où l'argent fait vieillir et tue avec l'assentiment des victimes. Celui qui arriverait à goûter aux émerveillements du vivant connaîtrait la vraie jeunesse, la seule qui bondisse au-delà des âges. Il faut en finir avec le gâchisme affairiste qui identifie la jeunesse à la frénésie rentable et consommable. Le temps que je revendique est le temps du cœur.

Comme Montaigne encore, vous affirmez être l'auteur d'un seul livre. Vous n'avez cessé de récrire, de compléter, de mettre à jour le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Votre jugement sur la société marchan-

allait devenir celui de la planète. Les architectes construisaient des ghettos mafieux où le clientélisme anéantissait la conscience révolutionnaire au nom du fétichisme de l'argent. Ils en tireraient une fortune personnelle avant d'en céder l'usufruit à la petite délinquance et aux forces de sécurité chargées de la réprimer selon la loi de complémentarité. Ce fut une véritable descente aux enfers que nos déambulations insensées, dans un ordonnancement de casernes qui rendait la réverie et la flânerie impossibles. Des murs s'autrait cet ennui qui n'appelait que nous fussions – pour exécuter la sentence de mort que la civilisation marchande avait promulguée à son encontre. C'était, sur un arrière-fond de désespoir, une période de grande jubilation.

Face à la « pénurie existentielle », vous revendiquez vos passions : l'amour, l'amitié, l'avidité et la curiosité de vivre, les plaisirs de la connaissance et la connaissance des plaisirs, la beauté et le mystère des choses, la géographie des rencontres et des rêves, l'alchimie du temps, le grand jeu de l'existence et le voyage dans ce que vous appelez « le labyrinthe de la destinée »...

La prééminence absolue accordée à l'argent a précipité la débâcle

Évoquant vos relations avec Guy Debord, vous parlez d'une amitié « fondée sur l'exubérance éthylrique et la rigueur de pensée ».

En incarnant le négatif, nous jetions sur les dépositaires de la marchandise un regard sans complaisance. Soutenue par le loisir de boire et de baiser, autant que nous y conviait le plaisir, notre propension à la critique globale nourrissait aisément notre lucidité affamée. Une commune passion d'atteindre à l'extrême affina nos idées. Nos sentiments s'exaltaient de nos savoirs mandatés par l'histoire – celle que nous faisons – pour exécuter la sentence de mort que la civilisation marchande avait promulguée à son encontre. C'était, sur un arrière-fond de désespoir, une période de grande jubilation.

Face à la « pénurie existentielle », vous revendiquez vos passions : l'amour, l'amitié, l'avidité et la curiosité de vivre, les plaisirs de la connaissance et la connaissance des plaisirs, la beauté et le mystère des choses, la géographie des rencontres et des rêves, l'alchimie du temps, le grand jeu de l'existence et le voyage dans ce que vous appelez « le labyrinthe de la destinée »...

La prééminence absolue accordée à l'argent a précipité la débâcle

1942 : lectures dangereuses

Gilles Rozier
Un amour sans résistance

ROMAN

DENOËL

«Une sublime et troublante histoire d'amour. Un de mes coups de cœur de cette rentrée.»
Laurent Bonelli, *France-Inter*

«Un livre d'amour complètement fou.»
André Rollin, *Le Canard enchaîné*

DENOËL
www.denoel.fr